

LES CHIENS DE TINDALOS

The Hounds of Tindalos – 1929

Par Franck Belknap Long.

Traduction par Claude Gilbert.

I

« Je suis heureux que vous soyez venu », dit Chalmers.

Il était assis près de la fenêtre et son visage était très pâle. Deux longues bougies pleuraient près de son coude et projetaient une lueur ambrée et souffreteuse sur son long nez et son menton un peu fuyant. Chalmers ne supportait pas qu'il y eût quoi que ce fût de moderne dans son appartement. Il avait l'âme d'un ascète médiéval et préférait les manuscrits enluminés aux automobiles, le rictus des gargouilles de pierre aux radios et aux machines à calculer.

En traversant la pièce pour gagner le divan qu'il avait débarrassé pour moi, je jetai un coup d'œil sur son bureau et m'étonnai de découvrir qu'il était en train d'étudier les formules mathématiques d'un célèbre physicien contemporain et qu'il avait couvert plusieurs feuillets d'un mince papier jaune de curieuses figures géométriques.

« Einstein et John Dee sont d'étranges auteurs de chevet », remarquai-je, comme mon regard allait des courbes aux soixante ou soixante-dix ouvrages curieux que comprenait son étrange petite bibliothèque. Plotin et Emmanuel Moscopulus, saint Thomas d'Aquin et Frenicle de Bessy se côtoyaient sur les sombres rayons d'ébène, tandis que les chaises, la table et le bureau étaient jonchés de libelles consacrés à la sorcellerie, à l'envoûtement et à la magie noire tels qu'ils étaient pratiqués au Moyen Âge, ainsi qu'à toutes ces choses valeureuses et enchanteresses que le monde moderne a répudiées.

Chalmers me sourit de manière engageante et me tendit une cigarette russe sur un plateau curieusement gravé.

« C'est aujourd'hui seulement, me dit-il, que nous découvrons que les vieux alchimistes et les sorciers avaient vu juste deux fois sur trois, alors que nos biologistes et nos matérialistes se trompent neuf fois sur dix.

— Vous vous êtes toujours moqué de la science moderne, répliquai-je, sur un ton légèrement impatient.

— Du dogmatisme scientifique, simplement, répondit-il. J'ai toujours été un rebelle, un champion de l'originalité et des causes perdues ; c'est pourquoi j'ai choisi de répudier les conclusions des biologistes contemporains.

— Et Einstein ? demandai-je.

— Un prêtre des mathématiques transcendantales, murmura-t-il avec respect. Un mystique profond et un explorateur du grand *soupçonné*.

— Vous ne méprisez donc pas totalement la science.

— Bien sûr que non, affirma-t-il. Je me défie simplement du positivisme scientifique des cinquante dernières années, le positivisme de Haeckel, de Darwin et de M. Bertrand Russell. Je crois que les biologistes ont lamentablement échoué dans leur tentative d'explication du mystère de l'origine et de la destinée humaines.

— Donnez-leur le temps », ripostai-je.

Les yeux de Chalmers brillèrent.

« Mon ami, fit-il à voix basse, votre jeu de mots est sublime. Donnez-leur *le temps*. C'est précisément ce que je voudrais faire. Mais le biologiste moderne se moque du temps. Il en a la clé, mais il refuse de s'en servir. Que savons-nous du temps, à vrai dire ? Einstein estime qu'il est relatif, qu'il peut être interprété en terme d'espace, d'espace courbe. Mais faut-il que nous en demeurions là ? Au moment où les mathématiques nous font défaut, ne pouvons-nous poursuivre en faisant appel à l'intuition ?

— Vous vous engagez sur un terrain dangereux, répliquai-je. C'est là un piège qu'un véritable chercheur s'efforce d'éviter. C'est d'ailleurs pourquoi la science moderne a progressé avec tant de lenteur. Elle n'accepte rien qui ne puisse être démontré. Mais vous...

— Je prendrai du haschisch, de l'opium, toutes sortes de drogues. Je me ferai l'émule des sages de l'Orient. Et alors, peut-être appréhenderai-je...

— Quoi ?

— La quatrième dimension.

— Sottises théosophiques !

— Peut-être. Mais je crois que les drogues amplifient la conscience humaine. William James le croyait aussi. Et j'en ai découvert une nouvelle.

— Une nouvelle drogue ?

— Des alchimistes chinois s'en sont servi il y a des siècles, mais elle est virtuellement inconnue en Occident. Ses propriétés occultes sont stupéfiantes. Grâce à elle et aux connaissances mathématiques que je possède, je crois qu'il m'est possible de *reculer dans le temps*.

— Je ne comprends pas.

— Le temps n'est que notre perception imparfaite d'une autre dimension de l'espace. Le temps et le mouvement sont l'un et l'autre des illusions. Tout ce qui a existé depuis le début du monde *existe à l'heure actuelle*. Les événements qui se sont produits il y a des siècles sur cette planète continuent à exister dans une autre dimension de l'espace. Des événements qui se produiront dans des siècles *existent déjà*. Nous ne pouvons percevoir leur existence parce que nous sommes incapables de pénétrer dans la dimension de l'espace qui les contient. Les êtres humains, tels que nous les connaissons, ne sont que de simples fractions, des fractions infiniment petites d'un tout énorme. Chaque être humain est lié à *toute* la vie qui l'a précédé sur cette planète. Tous ses ancêtres font partie de lui. Seul, le temps le sépare de ses devanciers et le temps est une illusion, il n'existe pas.

— Je crois que je comprends, murmurai-je.

— Il suffira, pour mon dessein, que vous vous formiez une idée très générale de ce que je souhaite atteindre. Je désire arracher de mes yeux les voiles de l'illusion dont le temps les a couverts pour voir *le commencement et la fin*.

— Et vous croyez que cette nouvelle drogue va vous y aider ?

— J'en suis certain. Mais j'ai besoin que vous m'aidiez. J'ai l'intention de prendre cette drogue dès maintenant. Je ne peux plus attendre. Il *faut* que je voie. »

Une lueur étrange s'était allumée dans ses yeux.

« Je vais reculer, reculer dans le temps. »

Il se leva et se dirigea vers la cheminée. Quand il se retourna vers moi, il tenait dans le creux de la main une petite boîte carrée qu'il avait prise sur la tablette.

« J'ai là cinq pilules de la drogue liao. Le philosophe chinois Lao-Tseu l'utilisait et c'est sous son influence qu'il aurait eu la vision du tao. Le tao est la force la plus mystérieuse du monde ; il cerne et anime toutes choses ; il comprend l'univers visible et tout ce que nous appelons la réalité. Celui qui appréhende les mystères du tao voit clairement tout ce qui a été et tout ce qui sera.

— Allons donc !

— Le tao ressemble à un grand animal allongé, immobile, et son grand corps renferme tous les mondes de notre univers, le passé, le présent, et le futur. Nous ne voyons que des parties de ce grand monstre à travers une fente que nous appelons le temps. En m'aidant de cette drogue, je vais élargir la fente. Je contemplerai la grande figure de la vie, la grande bête étendue dans sa totalité.

— Et que voulez-vous que je fasse ?

— Que vous observiez, mon ami. Que vous observiez et que vous preniez des notes. Si je recule trop loin, il vous faudra me rappeler à la réalité. Vous pourrez me rappeler en me secouant avec violence. Si j'ai l'air de ressentir une douleur physique aiguë, il vous faudra me rappeler aussitôt.

— Chalmers, dis-je, je voudrais bien que vous ne tentiez pas cette expérience. Vous prenez des risques terribles. Je ne crois pas qu'il existe de quatrième dimension et je refuse tout net de croire en l'existence du tao. En outre, je ne suis pas d'accord sur le fait que vous expérimentiez des drogues inconnues.

— Je connais les propriétés de cette drogue. Je sais précisément comment elle affecte la bête humaine et je connais ses dangers. Le risque ne réside pas dans l'absorption de la drogue. La seule crainte que j'éprouve, c'est de m'égarer dans le temps. Vous comprenez, je vais aider la drogue. Quand j'avalerais cette pilule, j'accorderai toute mon attention aux symboles géométriques et algébriques que j'ai relevés sur ce papier. »

Il souleva la feuille couverte de figures qu'il avait posée sur ses genoux.

« Je préparerai mon esprit à un voyage dans le temps. J'approcherai la quatrième dimension avec un esprit conscient avant de prendre la drogue, ce qui me permettra d'user de pouvoirs occultes de perception. Avant de pénétrer dans le monde de rêve du mystique de l'Orient, j'acquerrai toute l'assistance mathématique que peut m'offrir la science moderne. Cette connaissance mathématique, cette approche consciente d'une véritable appréhension de la quatrième dimension du temps complétera l'œuvre de la drogue. La drogue m'ouvrira de nouveaux horizons stupéfiants – la préparation mathématique me permettra de les comprendre intellectuellement. J'ai souvent eu conscience de l'existence d'une quatrième dimension, en rêve, et cela, de façon affective, intuitive, mais je n'ai jamais été capable de me souvenir, une fois éveillé, des splendeurs occultes qui m'avaient été brièvement révélées.

» Avec votre assistance, pourtant, je crois que je vais pouvoir les retrouver. Vous allez noter tout ce que je dirai quand je serai sous l'influence de la drogue. Quelle que soit l'étrangeté ou l'incohérence de mes paroles, vous n'omettez rien. Quand je me

réveillerais, je serais peut-être en mesure de fournir la clé de tout ce qui vous semblera mystérieux ou incroyable. Je ne suis pas certain de réussir, mais si j'y parviens – ses yeux avaient un éclat étrange –, *le temps n'existera plus pour moi !* »

Brusquement, il s'assit.

« Je vais commencer tout de suite cette expérience. Allez-vous placer près de cette fenêtre, là-bas, s'il vous plaît, et observez-moi. Vous avez un stylo ? »

Je hochai la tête, l'air sombre, et tirai un Waterman vert pâle de la poche supérieure de ma veste.

« Et un bloc, Frank ? »

Je grognai et sortis un agenda.

« Je désapprouve au plus haut point cette expérience, murmurai-je. Vous prenez un risque effrayant.

— Ne soyez ni aussi craintif ni aussi stupide, m'admonesta-t-il. Rien de ce que vous pourrez me dire ne m'arrêtera désormais. Je vous prie de garder le silence tandis que j'étudie ces figures. »

Il prit sa feuille et en examina les figures avec attention. Je regardai la pendule posée sur le dessus de la cheminée qui égrenait les secondes et une angoisse étrange m'étreignit le cœur au point que je suffoquai.

Brusquement, la pendule se tut et c'est à cet instant précis que Chalmers avala la drogue.

Je me levai vivement et m'approchai de lui, mais ses yeux me supplièrent de ne pas intervenir.

« La pendule s'est arrêtée, murmura-t-il. Les forces qui la contrôlent approuvent cette expérience. *Le Temps* s'est arrêté et j'ai avalé la drogue. Je prie le Seigneur afin qu'il fasse que je ne m'égare pas. »

Il ferma les yeux et se renversa sur le sofa. Tout le sang avait quitté son visage et sa respiration était devenue pénible. Il était clair que la drogue agissait avec une rapidité extraordinaire.

« Il commence à faire sombre, dit-il tout bas. Notez cela. Il commence à faire sombre et les objets de cette pièce sont en train de disparaître. Je les discerne encore un peu à travers mes paupières mais ils s'évanouissent rapidement. »

Je secouai mon stylo pour y faire venir l'encre et écrivit rapidement en sténo, tandis

qu'il poursuivait sa dictée.

« Je quitte la pièce. Les murs s'évanouissent et je ne vois plus aucun des objets. Votre visage, pourtant, est encore visible. J'espère que vous écrivez. Je crois que je vais faire un grand saut – un saut dans l'espace. Ou peut-être vais-je faire un saut dans le temps. Je ne sais. Tout est sombre, indistinct. »

Il demeura assis, quelque temps, en silence, la tête sur la poitrine. Soudain, il se raidit et ses paupières s'ouvrirent.

« Dieu du Ciel ! cria-t-il. *Je vois !* »

Il s'était redressé et, penché en avant, fixait, tendu, le mur d'en face. Je savais pourtant qu'il regardait au-delà de ce mur et que les objets de la pièce n'existaient plus pour lui.

« Chalmers, m'écriai-je, Chalmers, dois-je vous réveiller ?

— Non ! hurla-t-il. *Je vois tout*. Les milliards de vies qui m'ont précédé sur cette planète se déroulent devant moi, en ce moment. Je vois des hommes de tous les âges, de toutes les races et de toutes couleurs. Ils se battent, tuent, bâtissent, dansent et chantent. Ils sont assis autour de feux rudimentaires dans les déserts perdus et gris et ont pris l'air à bord de monoplans. Ils voguent sur les mers dans des canots d'écorce et sur d'énormes bateaux à vapeur. Ils peignent des bisons et des mammouths sur les murs de sombres cavernes et couvrent d'immenses toiles d'étranges dessins futuristes. J'assiste aux migrations de l'Atlantide. J'assiste aux migrations de la Lémurie. Je vois des races anciennes – une étrange horde de nains noirs qui progresse irrésistiblement à travers l'Asie, puis les hommes de Néanderthal, tête baissée, genoux pliés, qui parcourent, obscènes, l'Europe. J'observe le déferlement des Achéens sur les îles grecques et les premiers balbutiements de la culture hellénistique. Je suis à Athènes, et Périclès est jeune. Je me trouve sur le sol de l'Italie. J'assiste à l'enlèvement des Sabines. Je marche avec les légions impériales. L'angoisse et l'admiration me font trembler, tandis que défilent les énormes étendards et que le sol frémit sous les pas des *hastati* victorieux. Un millier d'esclaves nus se prosternent devant moi tandis que je passe dans une litière d'or et d'ivoire, trainée par des bœufs de Thèbes, noirs comme la nuit, que des jeunes filles couvertes de fleurs crient « *Ave Caesar* », que je salue de signes de tête et que je souris. Je suis, à mon tour, esclave sur une galère maure. Je vois s'ériger une grande cathédrale. Pierre par pierre, elle s'élève, et pendant des mois, des années, je suis là et je regarde chaque pierre venir s'insérer à sa place. On me brûle sur une croix, la tête en bas, dans les jardins parfumés de thym de Néron. J'observe avec amusement et mépris les bourreaux à l'œuvre dans les chambres de l'Inquisition.

» Je marche dans le plus saint des sanctuaires ; je pénètre dans les temples de Vénus. Je m'agenouille en adorateur devant la *Magna Mater*, et je jette des pièces de monnaie sur les genoux nus des courtisanes sacrées qui sont assises, le visage voilé, dans les jardins de Babylone. Je me faufile dans un théâtre élisabéthain et j'applaudis *Le Marchand de Venise* avec la canaille empestée qui m'entoure. J'avance avec Dante dans les rues étroite de Florence. Je rencontre la jeune Béatrice et l'ourlet de sa robe vient frôler mes sandales tandis que je la fixe, transporté. Je suis prêtre d'Isis et la magie que je pratique étonne les nations. Simon Magus s'agenouille devant moi, implorant mon aide, et le pharaon tremble quand je m'approche. En Inde, je m'entretiens avec les Maîtres et je les fuis en hurlant, car leurs révélations sont comme du sel versé sur des blessures à vif.

» Je perçois tout, *simultanément*. Je perçois tout, de tous côtés. Je suis une part de tous les billions qui foisonnent autour de moi. Je perçois la totalité de l'histoire humaine en un seul instant, son passé et son présent.

» Si je me penche simplement en avant, je vois encore plus loin, toujours plus loin. Je passe, à présent, par d'étranges courbes et d'étranges angles. Les angles et les courbes se multiplient autour de moi. Je perçois de grands segments du temps à travers des courbes. Il y a un temps incurvé et un temps angulaire. Les êtres qui existent en temps angulaire ne peuvent pénétrer dans le temps incurvé. C'est étrange à l'extrême.

» Je recule et je recule toujours. L'homme a disparu de la terre. Des reptiles gigantesques se tapissent sous d'énormes palmes et nagent dans les eaux noires et nauséabondes de lugubres lacs. Les reptiles ont disparu à présent. Nul animal ne demeure sur la terre, mais sous les eaux, je distingue très bien des formes qui se déplacent avec lenteur au milieu d'une végétation en décomposition.

» Les formes sont toujours plus simples. Maintenant, ce ne sont plus que des cellules isolées. Tout autour de moi, il y a des angles – des angles étranges qui n'ont pas de contrepartie sur la terre. J'ai effroyablement peur.

» Il y a un abîme d'existence que l'homme n'a jamais sondé. »

Je dévisageai Chalmers. Il s'était levé et agitait les bras d'un air désespéré.

« Je passe par les angles d'un autre monde ; j'approche... oh, l'horreur brûlante de tout cela !

— Chalmers ! m'écriai-je. Voulez-vous que j'intervienne ? »

Il se cacha vivement le visage de la main droite, comme s'il avait voulu exclure une

vision insoutenable.

« Pas encore, cria-t-il ; je veux voir ce qui... se trouve... au-delà... »

Une sueur froide couvrit son front et des spasmes secouèrent ses épaules.

« Au-delà de la vie, il y a – son visage devint gris de terreur – des *choses* que je ne parviens pas à distinguer. Elles se déplacent lentement et passent par des angles impossibles. »

C'est alors que je me rendis compte de l'odeur qui régnait dans la pièce. C'était une odeur âcre, indescriptible, si nauséabonde que j'avais du mal à la supporter. J'allais rapidement à la fenêtre et l'ouvris toute grande. Quand je revins auprès de Chalmers et plongeai mon regard dans ses yeux, je faillis m'évanouir.

« Je crois qu'ils sont sur la voie ! hurla-t-il. Ils se tournent lentement vers moi. »

Il tremblait de manière horrible. Un instant il griffa l'air de ses mains. Ses jambes plièrent ensuite sous lui et il tomba face contre terre, gémissant, l'écume à la bouche.

Je l'observai en silence, tandis qu'il se traînait sur le plancher. Ce n'était plus un homme. Ses dents étaient découvertes et la salive lui coulait des coins de la bouche.

« Chalmers, m'écriai-je, Chalmers, arrêtez ça ! Arrêtez ça, vous m'entendez ? »

Comme pour répondre à mon appel, il émit par saccades, des sons enroués qui évoquaient l'aboïement d'un chien, puis il entreprit une sorte de reptation hideuse, en rond, autour de la chambre. Je me baissai et le saisis aux épaules. Avec violence, avec désespoir, je le secouai. Il tourna la tête et planta ses dents dans mon poignet. J'étais malade d'horreur, mais je n'osai le relâcher, de crainte qu'il ne se détruisît, dans un paroxysme de rage.

« Chalmers, dis-je tout bas. Il faut arrêter ça. Il n'y a rien dans cette pièce qui puisse vous faire du mal. Vous comprenez ? »

Je continuai à le secouer et à l'exhorter, et peu à peu la folie abandonna son visage. Frissonnant de façon convulsive, il se recroquevilla en une masse grotesque sur le tapis chinois.

Je le portai jusqu'au sofa et l'y déposai. Ses traits étaient contractés par la douleur et je savais qu'il luttait encore en silence pour s'arracher à d'abominables souvenirs.

« Du whisky, marmonna-t-il. Vous en trouverez un flacon dans le secrétaire près de la fenêtre – le tiroir de gauche, en haut. »

Quand je lui tendis le flacon, ses doigts l'enserrèrent avec une telle force que les

jointures en bleurent.

« Ils ont bien failli m'avoir », dit-il d'une voix entrecoupée.

Il avala le cordial à grandes gorgées et son visage reprit peu à peu des couleurs.

« Cette drogue était infernale ! murmurai-je.

— Ce n'était pas la drogue », gémit-il...

Il n'y avait plus de lueur insensée dans ses yeux, mais il avait encore l'air d'un damné.

« Ils ont senti ma voie dans le temps, se lamenta-t-il. Je suis allé trop loin.

— À quoi ressemblaient ces *ils* ? » dis-je pour ne pas le contrarier.

Il se pencha en avant et me saisit le bras. Il tremblait atrocement.

« Il n'y a pas de mots dans notre langue pour les décrire. Il parlait d'une voix basse et enrouée. On les retrouve un peu dans les symboles du mythe de la chute de l'homme, et sous une forme obscène que l'on voit parfois gravée sur d'antiques tablettes. Les Grecs leur avaient donné un nom qui masque leur noirceur foncière. L'arbre, le serpent et la pomme – ce sont de vagues symboles d'un mystère tout à fait terrifiant. »

Sa voix s'était élevée jusqu'à n'être plus qu'un cri.

« Frank, Frank, un *acte* terrible, un acte indicible a été commis tout au commencement. Avant le temps, l'*acte*, et depuis l'acte... »

Il s'était dressé et, comme un hystérique, faisait les cent pas dans la pièce.

« Les actes des morts passent par des angles dans les recoins obscurs du temps. Ils sont affamés et assoiffés !

— Chalmers, objectai-je, pour le calmer. Nous vivons en plein *xx^e* siècle.

— Ils sont efflanqués et assoiffés ! hurla-t-il. *Les chiens de Tindalos* !

— Chalmers, dois-je appeler un médecin ?

— Un médecin ne peut plus m'aider, à présent. Il y a des horreurs de l'âme, et pourtant – il se cacha le visage entre les mains et gémit – ils sont réels, Frank. Je les ai vus un effroyable instant. Un instant, je me suis trouvé *de l'autre côté*. Je me suis trouvé sur les pâles et gris rivages, au-delà du temps et de l'espace. Sous une épouvantable lumière, dans un silence qui hurlait, je *les* ai vus.

» Toute la malfaisance de l'univers était rassemblée dans leurs corps efflanqués et

affamés. Mais avaient-ils vraiment des corps ? Je n'ai fait que les entrevoir ; je ne puis en être certain. *Mais je les ai entendus souffler.* C'est indescriptible, mais un instant, j'ai senti leur souffle sur mon visage. Ils se sont tournés vers moi, et j'ai fui en hurlant. En un bref instant, j'ai fui en hurlant à travers le temps. J'ai fui des quintillions d'années.

» Ils ont senti ma voie, pourtant. Les hommes éveillent en eux des appétits cosmiques. Nous avons échappé, pour un moment, à l'impureté qui nous entoure. Ils ont soif de ce qui en nous est propre, de ce qui est propre, qui a émergé sans tache de l'acte. Il y a une part en nous qui n'a pas participé à l'acte, et c'est elle qu'ils haïssent. N'allez pas imaginer, cependant, qu'ils soient littéralement, prosaïquement malfaisants. Ils sont au-delà du bien et du mal, tels que nous en connaissons. Ils sont ce qui, tout au commencement, a été séparé de la pureté. Par l'acte, ils sont devenus des corps de la mort, des réceptacles de tout ce qui est impur. Mais ils ne sont pas malfaisants dans le sens que nous donnons à ce mot, car à l'intérieur des sphères à travers lesquelles ils se déplacent, il n'y a ni pensée, ni morale, ni raison, ni tort, à la manière dont nous le comprenons. Il y a simplement ce qui est pur et ce qui est impur. Ce qui est impur s'exprime par des angles ; ce qui est pur, par des courbes. L'homme, ou ce qui est pur en lui, est descendu d'une courbe. Ne riez pas. J'entends cela littéralement. »

Je me levai et cherchai mon chapeau.

« Je regrette infiniment pour vous, Chalmers, dis-je, tout en me dirigeant vers la porte. Mais je n'ai pas l'intention de rester ici pour entendre de telles sottises. Je vais vous envoyer mon docteur. C'est un vieux bonhomme plein de gentillesse et il ne se vexera pas si vous lui dites d'aller au diable. J'espère pourtant que vous suivrez son conseil. Une semaine de repos dans un bon établissement spécialisé vous ferait un bien infini. »

Je l'entendis qui riait comme je descendais l'escalier, mais son rire était si amer qu'il me fit monter les larmes aux yeux.

II

Quand Chalmers me téléphona le lendemain matin, mon premier mouvement fut de raccrocher aussitôt. Sa requête était si extraordinaire, sa voix chargée d'une hystérie si aiguë, que je craignis que toute association ultérieure avec lui n'ait pour résultat l'altération de ma propre santé. Je ne pouvais douter, cependant, de la sincérité de sa détresse et, quand il fondit en larmes et que je l'entendis sangloter à l'autre bout du

fil, je résolus d'accéder à sa requête.

« Très bien, dis-je. Je vais venir immédiatement et j'apporterai ce plâtre.

En cours de route, je m'arrêtai chez un quincaillier et achetai dix kilos de plâtre. Quand je pénétrai dans l'appartement de mon ami, il était accroupi près de la fenêtre et surveillait le mur d'en face avec un regard que la frayeur rendait fiévreux. Quand il me vit, il se leva et saisit le paquet de plâtre avec une avidité qui me surprit et m'horrifia tout à la fois. Il avait fait enlever tous les meubles et la pièce présentait un aspect désolé.

« Il est à peine concevable que nous réussissions à leur barrer le chemin ! s'exclama-t-il. Mais il nous faudra travailler rapidement. Frank, il y a une échelle dans le couloir. Apportez-la ici tout de suite. Après, vous irez nous chercher un seau d'eau.

— Pour quoi faire ? » murmurai-je.

Il se retourna brusquement, le visage empourpré. « Pour mélanger le plâtre, pauvre idiot, cria-t-il. Pour mélanger le plâtre qui sauvera nos corps et nos âmes d'une contamination indicible. Pour mélanger le plâtre qui sauvera le monde de... Frank, *il faut faire en sorte qu'ils restent au-dehors !*

— Qui ? murmurai-je.

— Les chiens de Tindalos, marmonna-t-il. Ils ne peuvent parvenir jusqu'à nous que par les angles. Nous devons éliminer tous les angles de cette pièce. J'enduirai tous les coins, toutes les lézardes. Il faut que nous parvenions à faire ressembler cette pièce à l'intérieur d'une sphère. »

Je sentis qu'il était inutile de discuter avec lui. J'allai chercher l'échelle. Chalmers mélangea le plâtre, puis, pendant trois heures, nous travaillâmes. Nous remplîmes les quatre coins du mur, les intersections du plancher et des murs, des murs et du plafond, et nous arrondîmes enfin les angles aigus de la tablette de la fenêtre.

« Je demeurerai dans cette pièce jusqu'à ce qu'ils s'en soient retournés à travers le temps, affirma-t-il quand notre tâche fut accomplie. Lorsqu'ils découvriront que la voie les mène à travers des courbes, ils s'en retourneront. Ils s'en retourneront, voraces, hargneux et mécontents, vers l'impureté qui existait tout au commencement, avant le temps, au-delà de l'espace. »

Il appuya ses paroles d'un signe de tête et alluma une cigarette.

« Je suis bien content que vous soyez venu m'aider, dit-il.

— Vous ne voulez pas voir un médecin, après, Chalmers ? lui dis-je sur un ton de prière.

— Peut-être – demain, murmura-t-il. Mais pour le moment, il me faut observer et attendre.

— Attendre quoi ? » le pressai-je.

Chalmers sourit d'un air triste.

« Je sais que vous me croyez fou, me dit-il. Vous avez un esprit perspicace mais prosaïque et vous ne pouvez concevoir une entité dont l'existence ne dépend ni de l'énergie ni de la matière. Vous est-il pourtant jamais venu à l'idée, mon ami, que l'énergie et la matière étaient simplement des barrières à la perception, imposées par le temps et l'espace ? Quand on sait, comme moi, que le temps et l'espace sont identiques et qu'ils sont tous deux trompeurs, puisqu'ils ne sont simplement que des manifestations imparfaites d'une réalité supérieure, on ne cherche plus dans le monde visible d'explication au mystère et à la terreur de l'être. »

Je me levai et me dirigeai vers la porte.

« Pardonnez-moi, s'écria-t-il. Je ne voulais pas vous offenser. Vous possédez une intelligence supérieure, mais j'en ai moi-même une *surhumaine*. Il est tout naturel que je me rende compte des limites de votre compréhension.

— Téléphonnez-moi, si vous avez besoin de moi », lui dis-je, puis je descendis l'escalier, deux marches à la fois. Je vais tout de suite demander à mon docteur de passer chez lui, me dis-je, tout bas. Il est atteint de folie furieuse, son état est désespéré et Dieu seul sait ce qui se passera si quelqu'un ne le prend pas dès maintenant en charge.

III

On trouvera résumés ci-après deux articles parus dans La Gazette de Partridgeville du 3 juillet 1928 :

UN TREMBLEMENT DE TERRE SECOUE LE QUARTIER DE LA FINANCE

À deux heures, ce matin, une secousse sismique d'une violence inhabituelle a brisé plusieurs vitrines de la Grand-Place et a complètement désorganisé les installations de trolleybus et de tramways. La secousse a été ressentie jusque dans les quartiers périphériques et le clocher de la première église baptiste d'Angell Hill (dont

Christopher Wren avait dessiné les plans en 1717) s'est entièrement effondré. Les pompiers s'efforcent, à l'heure actuelle, de circonscrire le sinistre qui menace de détruire la fabrique de colle de Partridgeville. Le maire s'est engagé à faire ouvrir une enquête ; on s'efforce dès maintenant d'établir les responsabilités dans cette catastrophe.

UN ÉCRIVAIN OCCULTE ASSASSINÉ PAR UN VISITEUR INCONNU HORRIBLE CRIME À LA GRAND-PLACE

Le mystère entoure la mort d'Halpin Chalmers

À neuf heures du matin, aujourd'hui, le corps d'Halpin Chalmers, écrivain et journaliste, a été découvert dans une pièce vide au dessus de la bijouterie Smith Wich et Isaacs, au 24 de la Grand-Place. L'enquête du coroner a établi que la pièce avait été louée meublée à M. Chalmers, le 1^{er} mai, et que ce dernier avait lui-même fait enlever les meubles, il y a une quinzaine de jours. Chalmers avait écrit plusieurs ouvrages obscurs, sur des sujets occultes ; il était membre de la Guilde bibliographique. Il demeurait auparavant à New York, dans le quartier de Brooklyn.

À sept heures du matin, M. L. E. Hancock, qui occupe un appartement sur le même palier que la chambre de Chalmers, dans la maison Smithwich et Isaacs, a senti une odeur particulière au moment où il ouvrait la porte pour laisser entrer son chat et prendre son numéro de *La Gazette de Partridgeville*. Il affirme que cette odeur était extrêmement âcre et tout à fait nauséabonde ; il prétend qu'elle était si forte à proximité de la chambre de Chalmers qu'il lui a fallu se boucher le nez pour approcher de cette partie du couloir.

Il était sur le point de rentrer chez lui quand l'idée lui vint que Chalmers avait pu oublier par mégarde de fermer le gaz, dans sa kitchenette. Très inquiet, à cette pensée, il décida de vérifier, et quand des coups répétés sur la porte de Chalmers n'eurent reçu aucune réponse, il alla le signaler au gardien. Ce dernier ouvrit la porte à l'aide d'un passe-partout, et les deux hommes pénétrèrent rapidement dans la pièce de Chalmers. La chambre était totalement vide de mobilier et Hancock affirme que lorsqu'il jeta tout d'abord un coup d'œil sur le plancher, le cœur lui manqua, tandis que le gardien, sans dire mot, allait jusqu'à la fenêtre ouverte et fixait la maison d'en face pendant cinq bonnes minutes.

Chalmers était allongé sur le dos, au centre de la pièce. Il était complètement nu, la poitrine et les bras couverts d'un pus bleuâtre. Sa tête reposait, grotesque, sur sa poitrine. Elle avait été totalement séparée du corps et les traits en étaient tordus, les chairs lacérées et horriblement mutilées. Il n'y avait nulle part la moindre trace de sang.

La chambre avait un aspect des plus surprenants. Les intersections des murs, du plafond et du plancher étaient couvertes d'une épaisse couche de plâtre, mais en certains points, des fragments s'étaient détachés et étaient tombés ; quelqu'un les avait regroupés sur le plancher autour de l'homme assassiné, de manière à former un triangle parfait.

Plusieurs feuilles de papier jaune, noircies par les flammes, se trouvaient près du corps. On y voyait des figures et des symboles géométriques fantastiques, outre plusieurs phrases notées à la hâte. Ces phrases étaient presque illisibles et leur contexture était si absurde qu'elle ne fournissait aucun indice au sujet de l'auteur du crime. « J'attends et je surveille », avait écrit Chalmers. « Je me suis assis près de la fenêtre et je surveille les murs et le plafond. Je ne crois pas qu'ils puissent m'atteindre, mais je dois me méfier des Doels. Peut-être peuvent-ils, eux, les aider à passer. Les satyres leur viendront en aide, et ils pourront passer par les cercles écarlates. Les Grecs connaissaient un moyen d'empêcher cela. Il est bien dommage que nous ayons tant oublié. »

Sur un autre feuillet, le plus noirci des sept ou huit fragments de papier retrouvés par le brigadier détective Douglas (de la réserve de Partridgeville), il avait griffonné les phrases suivantes :

« Grand Dieu, le plâtre tombe ! Un choc terrible a ébranlé le plâtre et voilà qu'il tombe. Un tremblement de terre, peut-être ! Je n'aurais jamais pu prévoir cela. Tout s'assombrit dans la pièce. Il faut que je téléphone à Frank. Mais arrivera-t-il ici à temps ? Je vais essayer. Je vais réciter la formule d'Einstein. Je vais – Mon Dieu, ils sont en train de passer ! Ils passent ! La fumée sort à flots des angles des murs. Leurs langues... aaaah... »

Selon l'opinion du brigadier détective Douglas, Chalmers a été empoisonné par un produit chimique inconnu. Il a envoyé des prélèvements de l'étrange boue bleue retrouvée sur le corps de Chalmers aux Laboratoires chimiques de Partridgeville ; il espère que le résultat de l'analyse jettera une lumière nouvelle sur l'un des crimes les plus mystérieux de ces dernières années. Il est établi que Chalmers a reçu quelqu'un dans la soirée qui précédait le tremblement de terre, car son voisin a distinctement perçu une conversation tenue à voix basse dans sa chambre au moment où il passait devant la porte pour se diriger vers l'escalier. Les soupçons se portent avant tout sur ce visiteur inconnu et la police s'efforce assidûment de découvrir son identité.

IV

Rapport de James Morton, chimiste et bactériologiste

Cher Monsieur Douglas,

Le fluide qui m'a été adressé à des fins d'analyses est le plus singulier qu'il m'ait été donné d'examiner. Il ressemble à du protoplasme vivant, bien qu'il soit dépourvu de certaines substances particulières connues sous le nom d'enzymes. Les enzymes catalysent les réactions chimiques qui se produisent dans les cellules vivantes, et, quand une cellule meurt, elles interviennent pour la désintégrer par hydrolyse. Sans les enzymes, le protoplasme posséderait une vitalité persistante, c'est-à-dire, l'immortalité. Les enzymes sont, pour ainsi dire, des composantes négatives de l'organisme unicellulaire, base de toute vie. Qu'il soit possible pour la matière vivante d'exister sans les enzymes est nié avec la dernière énergie par les biologistes. Cependant, la substance que vous m'avez adressée est vivante et ces corps « indispensables » lui font défaut. Mon Dieu, Monsieur, vous rendez-vous compte des étonnantes perspectives nouvelles que cela va ouvrir ?

V

Extrait de L'Observateur secret, du regretté Halpin Chalmers

Et si, parallèle à la vie que nous connaissons, il existait une autre vie qui ne meure pas, à laquelle il manque les éléments qui détruisent *notre vie* ? Peut-être existe-t-il, dans une autre dimension, une force *différente* de celle qui engendre notre vie. Peut-être cette force dégage-t-elle de l'énergie, ou quelque chose de comparable à l'énergie, qui puisse passer de la dimension inconnue où, *elle*, elle se trouve pour créer une nouvelle forme de vie cellulaire dans notre dimension. Nul ne sait si une nouvelle vie cellulaire de cette sorte existe dans notre dimension. Et pourtant, moi, j'ai vu *ses* manifestations. Je me suis *entretenu* avec ces dernières. Dans ma chambre, la nuit, je me suis entretenu avec les Doels. Et au cours de mes rêves, j'ai vu leur créateur. Je me suis tenu sur le rivage incertain, au-delà du temps et de la matière, et je l'ai vu. Il passe par d'étranges courbes et d'impossibles angles. Un jour, je partirai en voyage à travers le temps et je *le* rencontrerai face à face.

TALION

The Return of the Sorcerer – 1931

Par Clark Ashton Smith.

Traduction par Claude Gilbert.

Je n'avais pas travaillé depuis plusieurs mois et mes économies avaient presque entièrement fondu. On comprendra donc la joie que j'éprouvai en recevant une réponse favorable de John Carnby, qui m'invitait à venir en personne lui présenter mes titres. John Carnby avait inséré une annonce pour demander un secrétaire, stipulant que tous les candidats devaient lui envoyer par écrit un exposé préliminaire de leurs capacités. J'avais répondu à cette annonce.

Sans doute John Carnby était-il un savant retiré du monde qui répugnait à prendre contact avec une longue suite d'inconnus. Aussi avait-il retenu un procédé qui lui permettait d'éliminer par avance, sinon tous, du moins un grand nombre de ceux qui étaient inéligibles. Il avait spécifié ses désirs de façon complète et brève, et ces derniers étaient de nature à barrer la route à tout homme ordinaire normalement instruit. Il réclamait, entre autres, une connaissance de l'arabe. Or j'avais heureusement acquis une assez bonne connaissance de cette langue peu commune.

J'avais découvert l'adresse indiquée, malgré l'idée vague que j'avais du lieu où elle pouvait se trouver, au bout d'une avenue qui s'étirait au sommet d'une colline, dans les faubourgs d'Oakland. C'était une grande maison à deux étages, ombragée de vieux chênes, assombrie par un manteau de lierre demeuré vierge qui l'avait envahie, et entourée de haies de troènes non taillés, de massifs d'arbustes redevenus sauvages depuis bien des années. Elle était séparée des propriétés voisines par un terrain vague livré aux herbes folles, d'un côté, et de l'autre, par un entrelacs d'arbres et de plantes grimpantes enveloppant les ruines noircies d'un hôtel particulier qui avait brûlé.

Même mis à part son air d'abandon prolongé, ce lieu avait quelque chose de désolé et de lugubre – quelque chose qui tenait aux lignes de la maison, masquées par le lierre, aux fenêtres dérobées, peu éclairées, aux silhouettes mêmes des chênes difformes et des arbustes curieusement rampants. Ma joie, je ne sais pourquoi, perdit un peu de son exubérance au moment où je pénétrai dans la propriété et m'engageai dans le sentier non ratissé qui menait à la porte d'entrée.

Quand je me trouvai en présence de John Carnby, mon allégresse diminua encore un peu plus. J'aurais pourtant été incapable de fournir une raison concrète à ce frisson

prémonitoire, à cette impression pesante et sombre d'angoisse que j'éprouvais et à la manière brutale dont ma gaieté s'était soudain alourdie. Peut-être était-ce à cause de la sombre bibliothèque dans laquelle il me reçut autant qu'à l'homme lui-même – une pièce dont les ombres et l'odeur de moisi ne devaient jamais pouvoir être totalement dissipées par le soleil ou la lumière artificielle. À vrai dire, c'était sûrement cela, car, en ce qui concernait John Carnby, il ressemblait beaucoup à l'image que je m'en étais fait.

Il avait tout du savant solitaire qui a voué de patientes années à quelque recherche érudite. Il était maigre et voûté, avec un front haut auréolé d'une masse de cheveux grisonnants. En outre, la pâleur due à une vie passée en bibliothèque se retrouvait sur ses joues creuses et rasées de près. Cependant, il manifestait aussi une extrême nervosité, un tassement craintif plus accentué que la timidité normale d'un reclus, une appréhension incessante, enfin, que trahissaient chaque regard de ses yeux cernés et fiévreux, chaque mouvement de ses mains osseuses. Selon toute vraisemblance, sa santé avait été fortement ébranlée par la trop grande application apportée à ses études et je ne pouvais m'empêcher de me demander sur quoi elles pouvaient bien porter pour avoir fait de lui cette ombre tremblante aux nerfs détraqués. Il y avait pourtant en lui quelque chose – la carrure, peut-être, de ses épaules rentrées, le côté franc et aquilin dans les lignes de son visage – qui me donna l'impression qu'il avait eu autrefois une très grande force et une vigueur qui n'étaient pas complètement épuisées.

Sa voix sonnait avec une profondeur et un timbre inattendus.

« Je crois que vous ferez l'affaire », monsieur Ogden, me dit-il, après quelques questions de pure forme, dont la plupart avaient trait à mes connaissances linguistiques et, en particulier, à ma maîtrise de l'arabe. « Vos travaux ne seront pas très pénibles mais je désire avoir quelqu'un qui puisse être sur place à ma disposition, chaque fois que je l'estimerai nécessaire. Il vous faudra donc vivre avec moi. Je peux vous donner une chambre confortable et je vous assure que vous ne serez pas empoisonné par ma cuisine. Je travaille souvent la nuit. J'espère cependant que vous ne trouverez pas ces heures irrégulières trop désagréables. »

J'aurais certainement dû me sentir fou de joie en recevant l'assurance que le poste de secrétaire allait me revenir. Au lieu de quoi, j'éprouvai une répugnance vague et irraisonnée, un obscur pressentiment de malaise, au moment même où je remerciais John Carnby et où je lui disais que je serais prêt à emménager chez lui quand il le désirerait.

Il me sembla très satisfait et l'étrange appréhension que j'avais perçue dans ses manières disparut pour un temps.

« Venez immédiatement – cet après-midi même, si vous le pouvez, me dit-il. Je serais très heureux de vous avoir ici et le plus tôt sera le mieux. Je vis entièrement seul depuis quelque temps et je dois avouer que la solitude commence à me peser. Il faut vous dire aussi que j'ai pris du retard dans mes travaux, faute d'avoir été secondé de façon adéquate. Mon frère vivait auparavant avec moi et il m'aidait, mais il est parti pour un long voyage. »

Je redescendis en ville, regagnai mon appartement, réglai mon loyer avec les quelques sous que j'avais encore, fis ma valise et, en moins d'une heure, j'étais de retour chez mon nouvel employeur. Il m'attribua une chambre au second étage qui, bien que poussiéreuse et pas aérée depuis longtemps, était beaucoup plus luxueuse que la chambre-salle à manger où la baisse de mes fonds m'avait obligé à vivre depuis un certain temps. Il m'entraîna ensuite jusqu'à son propre studio qui se trouvait au bout d'un couloir au même étage. C'était là, m'expliqua-t-il, que se ferait la plus grosse part de mon futur travail.

J'eus du mal à retenir une exclamation de surprise en découvrant l'intérieur de cette chambre. Elle ressemblait beaucoup à l'idée que je me faisais de l'antre d'un vieux sorcier. Il y avait des tables couvertes d'instruments archaïques d'un usage mystérieux, de cartes astrologiques, de crânes, d'alambics et de cristaux, avec des encensoirs semblables à ceux dont on se sert dans le rite catholique, des volumes dont la reliure de cuir avait été attaquée par les vers et les fermoirs mouchetés par le vert-de-gris. Le squelette d'un grand singe était dressé dans un coin ; dans un autre, c'était celui d'un homme ; quant au plafond, c'était un crocodile empaillé qu'on y avait suspendu.

Il y avait des casiers débordants de livres et un coup d'œil superficiel suffit à me révéler que ces derniers constituaient une collection singulièrement complète d'ouvrages anciens et modernes, consacrés à la démonologie et à la magie noire. On apercevait sur les murs plusieurs peintures et gravures étranges qui se rapportaient à des thèmes voisins. Ainsi, toute l'atmosphère de la pièce était-elle façonnée par ce mélange de bizarreries à demi oubliées. D'ordinaire, j'aurais souri en me voyant confronté avec de tels objets mais, je ne sais pourquoi, dans cette maison solitaire et lugubre, aux côtés d'un Carnby névrosé et en proie aux cauchemars, j'eus toutes les peines du monde à réprimer un frisson.

Sur l'une des tables, contrastant de manière incongrue avec ce mélange de médiéval et de satanique, il y avait une machine à écrire, entourée de piles de feuilles d'un manuscrit en désordre. À l'une des extrémités de la pièce, une petite alcôve fermée par un rideau abritait le lit où dormait Carnby. À l'extrémité opposée, entre le

squelette de l'homme et celui du singe, j'aperçus un placard fermé encastré dans le mur.

Carnby avait remarqué ma surprise et m'observait avec une expression curieuse, analytique, qu'il m'était impossible de pénétrer. Il ouvrit alors la bouche pour me donner quelques explications :

« J'ai consacré toute mon existence à l'étude de la démonologie et de la sorcellerie, déclara-t-il. C'est un domaine fascinant et qui a été singulièrement négligé. Je prépare à présent une monographie dans laquelle je tente de mettre en corrélation les pratiques magiques et la démonolatrie de tous les âges et de tous les peuples. Votre travail, au moins pour le moment, consistera à taper et à classer les volumineuses notes préliminaires que j'ai prises, puis à m'aider à retrouver d'autres références et d'autres correspondances. Votre connaissance de l'arabe me sera précieuse, car je ne suis pas très versé moi-même dans cette langue et j'ai besoin de connaître certains éléments essentiels d'un exemplaire du *Necronomicon* dans le texte arabe original. J'ai des raisons de penser qu'il y a certaines omissions et quelques erreurs de traduction dans la version latine d'Olaus Wormius. »

J'avais entendu parler de ce volume rare et presque fabuleux, mais je ne l'avais jamais vu. Le livre était supposé contenir les secrets ultimes d'une connaissance maligne et interdite. On prétendait, en outre, que le texte original, écrit par l'Arabe fou, Abdul Alhazred, était introuvable. Je me demandai comment il était parvenu en la possession de Carnby.

« Je vous montrerai ce volume après le dîner, poursuivit Carnby. Vous serez sans doute à même d'élucider un ou deux passages qui m'ont longtemps intrigué. »

Le repas du soir, préparé et servi par mon employeur lui-même, constituait un heureux changement au régime médiocre du restaurant. Carnby paraissait avoir perdu une grande partie de sa nervosité. Il parla beaucoup et alla même jusqu'à faire preuve d'une certaine savante gaieté après nous avoir fait vider une bouteille d'un sauternes moelleux. Pourtant, sans raison manifeste, j'étais troublé par des signes et des présages menaçants que je ne pouvais analyser, pas plus que je ne parvenais à remonter à leur véritable source.

Nous regagnâmes le studio et Carnby sortit d'un tiroir fermé à clé le volume dont il m'avait parlé. Il était d'une ancienneté extraordinaire et recouvert de plaques d'ébène où couraient des arabesques d'argent, entre lesquelles s'incrustaient des grenats qui luisaient sombrement. Quand j'en ouvris les pages jaunies, je reculai sous l'effet d'une révulsion involontaire devant l'odeur qui s'en élevait – une odeur plus que suggestive d'une décomposition physique. C'était comme si le livre avait reposé

auprès de cadavres dans quelque cimetière oublié et qu'il se fût chargé des relents de la charogne.

Les yeux de Carnby luisaient d'un éclat fiévreux lorsqu'il me prit le vieux manuscrit des mains et se mit à chercher une page vers le milieu. Il pointa son maigre index sur un passage précis.

« Dites-moi ce que vous comprenez à cela », me dit-il dans un murmure tendu et excité.

Je déchiffrai le passage, lentement, avec quelque difficulté, puis je pris le crayon et le bloc que m'avait offerts Carnby et je fis une première version en anglais. Puis, à sa requête, je me mis à la lire à haute voix.

« Il n'est, en vérité, connu que d'un petit nombre, bien que cela demeure néanmoins un fait dont on peut témoigner, que la volonté d'un sorcier mort a pouvoir sur son propre corps et qu'elle est capable de le faire sortir de la tombe et qu'elle peut mener à bien avec cela n'importe quelle action demeurée inachevée au cours de sa vie. Et de telles résurrections ont invariablement lieu pour l'accomplissement d'actions malveillantes et faites au détriment d'autrui. Le corps peut être plus aisément animé si tous les membres sont demeurés intacts. Il existe pourtant des cas où la volonté du magicien, surpassant tout, a arraché à la mort les morceaux disjoints d'un corps coupé en de nombreux fragments et les a contraints de servir à ses fins, soit séparés, soit au cours d'une réunion temporaire. Mais dans tous les cas, une fois l'action achevée, le corps a retrouvé son état antérieur. »

Tout cela n'était, bien entendu, que charabia délirant. Il est vraisemblable que c'est plus ce qu'avait d'étrange et de malsain le regard de mon employeur, tandis qu'il m'écoutait complètement absorbé, que ce maudit passage du *Necronomicon*, qui fit naître ma nervosité et me fit sursauter violemment quand, vers la fin de ma lecture, j'entendis un bruit de glissement indescriptible dans le couloir. Pourtant, quand après avoir terminé le paragraphe, je levai les yeux vers Carnby, je fus plus que surpris de découvrir sur ses traits une expression de terreur nue – l'expression d'un homme hanté par un fantôme infernal. J'eus, je ne sais pourquoi, le sentiment qu'il prêtait plus attention à ce bruit curieux dans le couloir qu'à ma traduction d'Abdul Alhazred.

« Cette maison est pleine de rats, m'expliqua-t-il, en surprenant mon regard interrogateur. Je n'ai jamais pu m'en débarrasser en dépit de tous mes efforts. »

Le bruit, qui durait encore, était celui qu'un rat aurait pu faire s'il avait tiré lentement un objet sur le sol. Il me parut qu'il se rapprochait, arrivait à la porte de la chambre de Carnby, puis, après un silence, qu'il recommençait à se déplacer et à

reculer. L'agitation de mon employeur était très nette. Il écoutait, tendu, rempli de crainte, et paraissait suivre le progrès du bruit, tandis que la peur montait en lui au fur et à mesure que celui-ci se rapprochait et qu'elle décroissait un peu quand il s'éloignait.

« Je suis très nerveux, déclara-t-il. J'ai trop travaillé ces derniers temps et voilà le résultat. Un léger bruit suffit à m'inquiéter. »

Le bruit était allé mourir, à présent, dans quelque autre partie de la maison. Carnby parut se reprendre dans une certaine mesure.

« Voulez-vous, s'il vous plaît, me relire votre traduction ? me demanda-t-il. Je voudrais la suivre très soigneusement, mot à mot. »

J'obéis. Il écouta avec le même regard complètement absorbé qu'il avait eu auparavant, mais cette fois nous ne fûmes pas interrompus par le moindre bruit venant du couloir. Le visage de Carnby devint plus pâle encore, comme si les dernières gouttes de sang l'avaient quitté, quand je lui lus les dernières phrases. La lueur qui brillait dans ses yeux enfoncés eut alors quelque chose de la phosphorescence qui règne dans un caveau profond.

« Voilà un passage très remarquable, commenta-t-il. J'avais des doutes sur sa signification, étant donné l'imperfection de mon arabe, et je me suis aperçu que ce passage avait été complètement omis de la version latine d'Olaus Wormius. Je vous remercie de l'intelligence de votre traduction. Vous avez assurément fait la lumière sur ce point, pour moi. »

Son ton était sec et formel, comme s'il se dominait et retenait tout un monde de pensées et d'émotions insoupçonnables. J'eus l'impression, je ne sais pourquoi, que Carnby était plus nerveux et plus inquiet que jamais et, en même temps, que ma lecture du *Necronomicon* avait de quelque mystérieuse façon contribué à accroître son trouble. Une expression effrayante avait envahi son visage, comme si son esprit avait été accaparé par quelque sujet importun et interdit.

Il parut cependant se reprendre et me demanda de lui traduire un autre passage. C'était une étrange formule incantatoire pour exorciser les morts qui s'accompagnait d'un rituel impliquant l'usage de rares épices arabes et le chant d'une litanie d'une centaine de noms de goules et de démons. Je recopiai tout cela pour Carnby qui l'étudia longuement avec un intérêt plus vif que ne l'aurait été celui d'un érudit.

« Cela non plus, observa-t-il, ne se trouve pas chez Olaus Wormius. » Après l'avoir parcouru une fois de plus, il plia soigneusement le papier et le rangea dans le tiroir où il avait pris le *Necronomicon*.

Cette soirée fut l'une des plus étranges que j'aie jamais passées. Alors que nous étions assis depuis des heures, à discuter de traductions partielles de ce volume païen, j'en vins à comprendre de manière toujours plus nette que mon employeur était mortellement effrayé, qu'il redoutait de rester seul et me gardait auprès de lui uniquement pour cette raison. Il semblait toujours attendre et écouter avec une impatience pénible et torturante pour lui, et je vis qu'il ne prêtait qu'une attention machinale à une grande partie de ce que je lui disais. Parmi les bizarres objets de cette pièce, dans cette atmosphère lourde d'un mal qui ne s'était pas encore manifesté, où l'horreur demeurait encore silencieuse, ce qu'il y avait de rationnel dans mon esprit commença à s'incliner lentement devant une recrudescence de noires craintes ancestrales. Méprisant ces choses, en temps normal, j'étais prêt, désormais, à croire aux créations les plus maléfiques d'une imagination superstitieuse. Sans doute, par quelque procédé de contagion mentale, avais-je contracté la terreur cachée dont souffrait Carnby.

L'homme ne trahit cependant ni par un mot ni par une syllabe les sentiments réels que révélait de toute évidence son comportement. Il parlait sans cesse de troubles nerveux. Plus d'une fois, au cours de notre discussion, il tenta d'indiquer que l'intérêt qu'il portait au surnaturel et au satanisme était purement intellectuel, que lui, tout comme moi, n'ajoutait nullement foi, en ce qui le concernait, à de telles choses. Pourtant, je savais, sans aucun doute, que ses explications étaient fausses, qu'il était poussé et obsédé par une croyance véritable en tout ce qu'il prétendait pouvoir considérer avec un détachement scientifique, qu'il avait sans doute succombé à quelque horreur imaginaire née de ses recherches occultes. Mais mon intuition ne me fournissait aucune clé quant à la nature profonde de cette abomination.

Il n'y eut pas de répétition des bruits qui avaient tant inquiété mon employeur. Nous dûmes demeurer ensemble jusqu'à minuit passé, les écrits de l'Arabe fou ouverts devant nous. Carnby parut enfin se rendre compte de l'heure tardive.

« Je crains de vous avoir gardé éveillé trop longtemps, dit-il en s'excusant. Il faut que vous alliez dormir un peu. Je suis égoïste et j'oublie que de telles heures ne sont pas habituelles aux autres, si elles le sont à moi. »

Je lui opposai une dénégation absolue, m'adressant les reproches que la courtoisie demandait, lui souhaitai une bonne nuit et regagnai ma propre chambre terriblement soulagé. Il me sembla laisser derrière moi dans la chambre de Carnby toutes les sombres craintes et l'oppression que j'y avais ressenties.

Une seule lampe éclairait le long couloir. Elle se trouvait près de la porte de Carnby, tandis que ma propre porte s'ouvrait à l'autre bout, près du haut de l'escalier

plongé dans une profonde obscurité. Comme je cherchais la poignée à tâtons, je perçus un bruit derrière moi et me retournai pour apercevoir dans la pénombre un petit corps indistinct sauter du palier et retomber sur la première marche de l'escalier avant de disparaître. J'étais atrocement effrayé ; car même dans ce coup d'œil vague et trop rapide, cette chose m'avait paru beaucoup trop pâle pour être un rat et sa forme n'avait pas du tout rappelé celle d'un animal. Je n'aurais pu jurer de quoi il s'agissait, mais les contours m'en avaient paru d'une monstruosité innommable. Comme je demeurais là, tremblant violemment de tous mes membres, j'entendis dans l'escalier un curieux rebondissement qui se répétait et qui évoquait la chute d'un objet roulant de marche en marche. Le bruit se répéta à intervalles réguliers, puis il finit par s'arrêter.

La sécurité de mon âme et de mon corps en eût-elle dépendu, je n'aurais pu allumer la lumière dans l'escalier. Pas plus que je n'aurais pu, non plus, m'avancer jusqu'aux dernières marches pour m'assurer de la façon dont s'opérait ce rebondissement monstrueux. N'importe qui, semble-t-il, aurait agi ainsi. Au lieu de cela, après un moment de virtuelle pétrification, je pénétraï dans ma chambre, fermai la porte et me mis au lit dans un tumulte de doutes que je n'avais pas résolus et de terreurs équivoques. Je laissai la lumière brûler et demeurai éveillé pendant des heures, attendant que se renouvelle à tout instant cet abominable bruit. Mais la maison était aussi silencieuse qu'une morgue et je n'entendis rien. Je finis donc, en dépit de mes appréhensions, par m'endormir, et je ne me réveillai qu'après bien des heures d'un sommeil lourd et sans rêves.

Il était dix heures du matin, comme ma montre me le précisa, et je me demandai si mon employeur m'avait laissé dormir par attention ou s'il ne s'était pas encore levé lui-même. Je m'habillai et descendis pour le trouver qui m'attendait à la table du petit déjeuner. Il était plus pâle et plus tremblant que jamais, comme s'il avait très mal dormi.

« J'espère que les rats ne vous ont pas trop ennuyé, remarqua-t-il, après m'avoir accueilli avec quelques paroles aimables. Il faut absolument faire quelque chose à leur sujet.

— Je ne les ai pas entendus du tout », répliquai-je.

Je ne sais pourquoi, il m'était absolument impossible de faire allusion à la chose étrange et ambiguë que j'avais vue et entendue au moment d'aller me coucher la veille au soir. Sans doute m'étais-je trompé ; sans doute, après tout, n'avait-ce été qu'un rat, traînant quelque chose jusqu'au bas de l'escalier. J'essayai d'oublier le bruit hideux et répété, la brève vision, dans l'ombre, des contours inconcevables.

Mon employeur me jeta un coup d'œil d'une acuité mystérieuse, comme s'il avait

voulu pénétrer jusqu'au fin fond de mon âme. Le petit déjeuner fut bien morne ; la journée qui suivit ne fut pas moins lugubre. Caraby s'isola jusqu'au milieu de l'après-midi et je fus livré à moi-même dans la bibliothèque, riche mais classique, du rez-de-chaussée. Ce que Carnby faisait seul, dans sa chambre, je ne pouvais que le deviner. Mais il me sembla plus d'une fois entendre les intonations étouffées et monotones d'une voix solennelle. Des soupçons qui engendraient l'horreur, des intuitions qui me révélaient, envahirent mon cerveau. De plus en plus, l'atmosphère de cette maison m'enveloppait et m'étouffait de son mystère empoisonné, miasmatique. Je sentais se tramer partout l'invisible complot d'incubes malins.

Ce fut presque un soulagement pour moi quand mon employeur me demanda de venir le rejoindre dans son studio. En entrant, je remarquai l'odeur puissante, aromatique, et je fus touché par les derniers tourbillons d'une vapeur bleue, comme si on avait brûlé des gommes et des épices d'Orient dans les encensoirs. Un tapis d'Ispahan avait été enlevé de la place qu'il occupait habituellement près du mur pour être déposé au centre de la pièce, mais ce n'était pas suffisant pour recouvrir entièrement une marque violette incurvée qui suggérait le dessin d'un cercle magique sur le plancher. Carnby avait probablement procédé à quelque incantation. Je songeai à la terrible formule que j'avais traduite, à sa requête.

Il ne m'offrit cependant aucune explication au sujet de ce qu'il venait de faire. Son comportement s'était transformé de façon remarquable, il se contrôlait mieux et paraissait plus confiant qu'il ne l'avait été jusque-là. C'est avec quelque chose d'affirmé dans le geste qu'il déposa devant moi une pile de feuilles manuscrites qu'il voulait que je lui tape. Le cliquetis familier des touches contribua quelque peu à dissiper mes appréhensions d'un malaise indéfinissable et je pus presque sourire devant ce qu'avaient de recherché et de considérable toutes les informations contenues dans les notes de mon employeur, qui traitaient surtout de formules pour l'acquisition d'un pouvoir illégitime. Mais tout de même, bien qu'en partie rassuré, je sentais que persistait toujours une inquiétude indéfinissable.

Le soir arriva. Après notre repas, nous retournâmes ensemble dans le studio. L'attitude de Carnby était tendue, maintenant, comme s'il attendait avec impatience le résultat de quelque expérience secrète. Je repris mon travail. Son émotion se communiqua pourtant en partie à moi et je me surpris, de temps à autre, en train de tendre l'oreille pour écouter je ne sais quoi.

J'entendis enfin, au-dessus du cliquetis des touches, le frôlement si particulier qui reprenait dans le couloir. Carnby l'avait entendu, lui aussi, et son assurance avait totalement disparu, faisant place à la peur la plus pitoyable.

Le son se rapprocha et fut suivi du bruit sourd d'un objet que l'on traînait, puis il y eut d'autres sons impossibles à identifier, mélanges de frottements et de courses précipitées, dont l'intensité variait. Le couloir en paraissait vibrant, comme si toute une armée de rats avait été occupée à tirer un butin de charogne sur le plancher. Pourtant, aucun rongeur, ni même une troupe de rongeurs, n'aurait pu produire de tels sons, pas plus qu'il n'aurait pu déplacer quelque chose d'aussi pesant que l'objet qui arrivait tout à fait en dernier. Il y avait une chose dans le caractère de ces bruits, une chose que je n'aurais su ni caractériser, ni décrire et qui faisait que lentement un frisson s'était mis à courir le long de ma moelle épinière.

« Dieu du ciel ! Qu'est-ce que c'est que tout ce vacarme ? m'écriai-je.

— Les rats ! Je vous dis que ce ne sont que des rats ! » La voix de Carnby n'était plus qu'un cri aigu, hystérique.

Un instant plus tard, on frappa nettement un coup à la porte, au niveau du seuil. Au même moment, un lourd martèlement me parvint du placard fermé, à l'autre bout de la pièce. Carnby qui s'était jusque-là tenu très droit sur sa chaise, se tassa soudain, abattu. Son teint était cireux, son regard presque fou de frayeur.

Ce doute et cette tension de cauchemar devinrent insupportables et je courus à la porte, l'ouvris toute grande en dépit des protestations frénétiques de mon employeur. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais découvrir quand j'enjambai le seuil pour passer dans le couloir faiblement éclairé.

Lorsque je baissai les yeux et vis la chose sur laquelle j'avais manqué de mettre le pied, je fus envahi par une stupéfaction dégoûtée, puis par une véritable nausée. C'était une main humaine qui avait été sectionnée au niveau du poignet – une main osseuse, bleuâtre, comme celle d'un cadavre vieux de huit jours, dont les doigts et le dessous des ongles trop longs avaient été envahis par la moisissure des jardins. *Cette chose maudite s'était déplacée !* Elle avait reculé pour m'éviter et rampait le long du passage, un peu à la manière d'un crabe. Et comme je la suivais du regard, je vis qu'elle était précédée d'autres choses encore, parmi lesquelles je devais reconnaître un pied d'homme, puis un avant-bras. Je n'osais regarder le reste. Toutes se déplaçaient avec lenteur, s'éloignaient en une atroce procession macabre, et je ne saurais décrire la manière dont elles progressaient. Leur vitalité individuelle était atroce, insoutenable. Elle était plus forte que la vitalité propre à ce qui est vivant et cependant l'air était alourdi de relents de charogne. Je détournai les yeux, fis un pas en arrière pour rentrer dans la chambre de Carnby et fermai la porte derrière moi d'une main tremblante. Carnby était à mes côtés avec la clé ; quand il la tourna dans la serrure, ses doigts, qui paraissaient pris de paralysie fébrile, étaient aussi faibles que

ceux d'un vieillard.

« Vous avez vu ? murmura-t-il, la gorge sèche, d'une voix chevrotante.

— Au nom du ciel, qu'est-ce que tout cela signifie ? » m'écriai-je.

Carnby retourna à sa chaise d'un pas que son manque de force rendait un peu chancelant. Ses traits étaient tirés par l'angoisse, rongé qu'il était par quelque horreur intérieure. Il tremblait visiblement comme un malade agité par la fièvre. Je pris place sur une chaise près de lui et il entreprit en bégayant son incroyable confession. Il était à demi incohérent, prononçait parfois des paroles sans suite et s'interrompait ou se taisait souvent.

« Il est plus fort que moi – même dans la mort, même une fois son corps démembré à l'aide du scalpel et de la scie de chirurgien dont je me suis servi. J'ai cru qu'il ne pourrait pas revenir après cela – après avoir enterré les morceaux dans des dizaines d'endroits différents, dans la cave, sous les arbustes, au pied du lierre. Mais le *Necronomicon* dit vrai... Et Helman Carnby le savait. Il m'avait averti avant que je ne le tue, il m'avait dit qu'il reviendrait – *même dans cet état*.

» Je ne l'ai pas cru, pourtant. Je haïssais Helman et il me haïssait, lui aussi. Il avait acquis une connaissance et un pouvoir plus grands que les miens et il était plus favorisé que moi par Ceux des Ténèbres. C'est pour cela que je l'ai tué – mon propre jumeau, mon frère aussi au service de Satan et de Ceux qui étaient là avant Satan. Nous avons étudié ensemble pendant bien des années. Nous avons célébré ensemble des messes noires et nous avons eu les mêmes amis. Mais Helman Carnby est allé plus avant dans l'occulte, dans l'interdit, là où je ne pouvais le suivre. J'en suis arrivé à le craindre et n'ai plus pu supporter sa suprématie.

» Il y a plus d'une semaine – il y a dix jours – que j'ai commis ce forfait. Helman pourtant – ou quelque morceau de lui – est revenu toutes les nuits... Dieu ! Ses maudites mains rampant sur le plancher ! Ses pieds, ses bras, les morceaux de ses jambes, en train de monter l'escalier de façon innommable pour me hanter !... Seigneur ! Son terrible torse couvert de sang qui guettait mon passage ! Je vous le dis, ses mains sont même venues frapper à ma porte pendant la journée et ont tâtonné pour l'ouvrir... Et j'ai trébuché dans le noir sur ses bras.

» Oh, mon Dieu ! Je vais devenir fou de toute cette horreur. Mais il veut que je devienne fou, il veut me torturer jusqu'à ce que mon cerveau m'abandonne. C'est pour cela qu'il me hante ainsi, par petits morceaux. Il pourrait achever le tout en un rien de temps, avec le pouvoir démoniaque qui est le sien. Il pourrait réunir les membres et le corps qui ont été disjoints et m'assassiner comme je l'ai assassiné.

» Avec quelles précautions j'ai enterré les morceaux, après quelle infinie réflexion ! Et comme tout cela était inutile ! J'ai également enterré la scie et le scalpel à l'autre bout du jardin, aussi loin que possible de ses mains mauvaises qui brûlaient de pouvoir se poser dessus. Mais je n'ai pas enterré la tête avec les autres morceaux – je l'ai laissée dans ce placard, au bout de ma chambre. Quelquefois, je l'entends remuer là-dedans, comme vous l'avez entendue, tout à l'heure... Mais il n'a pas besoin de sa tête, sa volonté réside ailleurs et il peut opérer intelligemment à travers tous ses membres.

» Naturellement, j'ai fermé toutes les portes et toutes les fenêtres, le soir, quand j'ai découvert qu'il revenait. Pourtant, cela n'y a rien changé. J'ai tenté de l'exorciser avec des incantations appropriées. Avec toutes celles que je connaissais. Aujourd'hui, j'ai essayé la formule souveraine du *Necronomicon* que vous avez traduite pour moi. Je vous ai fait venir ici pour que vous me la traduisiez. Et puis, je ne pouvais pas supporter plus longtemps d'être seul, et je pensais que la situation serait peut-être différente s'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison. Cette formule était mon dernier espoir. Je pensais que cela l'arrêterait – c'est une incantation très ancienne et tout à fait terrible. Mais, vous l'avez vu, elle est sans effet... »

Sa voix avait baissé ; il ne pouvait plus que marmonner entre ses dents et demeurer assis, regardant fixement devant lui avec des yeux aveugles, intolérables, dans lesquels je voyais s'allumer une lueur de folie. Je ne savais que dire – la confession qu'il avait faite était ineffablement atroce. Le choc moral et l'épouvantable horreur surnaturelle que j'avais ressentis m'avaient presque stupéfié. J'étais étourdi au point d'avoir perdu toute sensibilité. Quand je commençai à me reprendre, je sentis sourdre en moi la montée irrésistible d'un flot de répugnance à l'égard de l'homme qui se trouvait à mes côtés.

Je me levai. La maison était devenue très silencieuse, comme si la macabre et funeste armée de ses assiégeants avait à présent regagné ses différentes tombes. Carnby avait laissé la clé dans la serrure ; j'allai à la porte et la tournai rapidement.

« Vous partez ? Ne vous en allez pas, supplia Carnby d'une voix que l'effroi faisait trembler, tandis que je restais là, la main sur la poignée.

— Oui, je m'en vais, lui dis-je avec froideur. Je renonce à mon emploi, dès maintenant ; et j'ai l'intention de faire ma valise et de quitter votre maison dans les délais les plus brefs. »

J'ouvris la porte et sortis, refusant d'écouter les arguments, les prières et protestations dont il m'accablait à voix basse. Étant donné la situation, je préférais faire face à tout ce qui pouvait être tapi dans ce sinistre passage, aussi répugnant et

terrifiant que cela pût être, plutôt que de supporter davantage la société de John Carnby.

Le couloir était désert ; mais en me hâtant vers ma chambre, je frissonnai de répulsion au souvenir de ce que j'avais vu. Je crois que j'aurais hurlé au moindre bruit ou au moindre mouvement, si j'en avais perçu dans l'ombre.

Je commençai à remplir ma valise, poussé par le sentiment que j'étais talonné et qu'il me fallait me hâter. Il me semblait que je ne pourrais m'échapper assez vite de cette maison aux abominables secrets, sur laquelle pesait une atmosphère lourde de menaces. Je me trompai dans ma précipitation, me heurtai aux chaises, car mon cerveau et mes doigts s'engourdissaient sous l'effet d'une appréhension qui me paralysait.

J'avais presque achevé mon travail, quand j'entendis un bruit de pas lents et mesurés qui montaient dans l'escalier. Je savais qu'il ne s'agissait pas de Carnby, car il s'était enfermé dans sa chambre dès que je l'avais quitté. Et j'étais certain que rien n'avait pu le persuader d'en sortir. De toute manière, il n'aurait difficilement pu descendre sans que je m'en rendisse compte.

Les pas atteignirent le palier et passèrent devant ma porte, avançant dans le couloir avec cette même monotonie de rythme, cette régularité de machine. Assurément, ce n'était pas là la démarche nerveuse et feutrée de John Carnby.

Mais qui était-ce, alors ? Mon sang s'arrêta dans mes veines ; je n'osai achever la conjecture qui s'était imposée à mon esprit.

Les pas s'arrêtèrent. Je sus ainsi qu'*il* avait atteint la porte de Carnby. Une pause suivit pendant laquelle je pus à peine respirer. Et puis, j'entendis un fracas effroyable, un bruit à vous détraquer les nerfs, causé par quelque chose qui volait en éclats, et, par-dessus tout, le hurlement d'un homme réduit aux dernières extrémités de la terreur qui montait.

J'étais incapable de bouger. C'était comme si une main de fer invisible s'était posée sur moi afin de m'en empêcher. Je n'ai aucune idée du temps où je restai à attendre et à écouter. Le hurlement était retombé et avait rapidement fait place au silence. Je ne percevais plus rien, à présent, si ce n'est un son faible, très particulier, et que mon esprit se refusait à identifier.

Ce n'est pas ma propre volonté mais quelque chose de plus fort qu'elle qui me poussa enfin en avant et me contraignit à suivre le couloir jusqu'au studio de Carnby. Je ressentais la présence de cette volonté comme une chose toute-puissante et surhumaine – une force démoniaque, un mesmérisme malveillant.

La porte du studio avait été brisée et ne tenait plus que par l'un de ses gonds. Elle avait volé en éclats sous le choc provoqué par une force plus grande qu'aucune force mortelle. Une lumière brûlait encore dans la pièce et le bruit innommable que j'avais entendu cessa comme je m'approchais du seuil. Il fut suivi par un silence absolu, sinistre.

À nouveau, je m'arrêtai et ne pus aller plus loin. Cette fois, cependant, ce fut autre chose qu'un magnétisme infernal et dominateur qui pétrifia mes membres et m'immobilisa avant que je n'aie atteint le seuil. En parcourant du regard l'étroit espace encadré par l'ouverture de la porte et illuminé par une lampe que je ne pouvais voir, j'aperçus l'une des extrémités du tapis d'Orient et les contours abominables d'une ombre monstrueuse, immobile, qui se projetait jusque sur le plancher. Énorme, allongée, difforme, l'ombre était en apparence projetée par les bras et le torse d'un homme nu qui se penchait en avant, une scie de chirurgien à la main. Sa monstruosité tenait à ceci : alors qu'on pouvait nettement distinguer les épaules, la poitrine, l'abdomen et les bras, l'ombre était sans tête et paraissait s'achever sur un cou tranché net. Il était impossible, si l'on considérait sa position relative, que la tête ait pu être cachée à ma vue par n'importe quel effet de perspective.

J'attendis, incapable d'entrer ou de reculer. Mon sang avait été refoulé jusqu'au cœur en un courant d'une épaisseur de glace et toute pensée était figée dans mon cerveau. Il y eut une pause, lourde d'une horreur sans fin, puis, du côté du placard fermé, un fracas d'une violence terrible, un bruit de bois qui volait en éclats, des gonds qui gémissaient, le tout suivi du choc sourd et sinistre d'un objet inconnu qui heurtait le sol.

À nouveau, ce fut le silence – un silence semblable à celui qui aurait pu régner si le Mal consommé avait savouré en silence un triomphe indicible. L'ombre n'avait pas bougé. Il y eut un moment de contemplation hideuse dans son attitude, tandis que sa main levée brandissait toujours la scie, comme si elle avait été penchée sur une œuvre achevée.

Il y eut une nouvelle pause, puis, sans avertissement, je fus témoin de l'effroyable et inexplicable *désintégration* de l'ombre, qui parut se disloquer doucement, aisément, en diverses ombres, avant que je ne la perde de vue. J'hésite à décrire la manière, comme à spécifier les points où se produisit cette singulière dislocation, cette division multiple. J'entendis simultanément le claquement assourdi d'un instrument métallique sur le tapis persan et un son qui n'était pas celui produit par la chute d'un corps unique, mais par celle de plusieurs corps.

Une fois encore, ce fut le silence – un silence semblable à celui qui règne dans

certaines cimetières, la nuit, lorsque fossoyeurs et goules ont achevé leur macabre travail et que les morts gisent seuls.

Attiré par ce mesmérisme funeste, comme un somnambule mené par un invisible démon, j'entrai dans la pièce. Je sus avec une prescience répugnante quel allait être le spectacle qui m'attendrait, une fois passé le seuil – le *double* tas de fragments humains, dont certains étaient frais et sanglants, d'autres déjà bleuis par la putréfaction, maculés de terre, entremêlés en une horrible confusion sur le tapis.

Une scie et un scalpel rougis jaillissaient de la pile. Un peu à l'écart, entre le tapis et le placard ouvert dont la porte avait éclaté, une tête humaine reposait, bien droite, face aux autres restes. Elle était dans le même état de décomposition naissante que le corps auquel elle avait appartenu. Mais je jure que je vis une exultation mauvaise s'effacer de sa physionomie au moment où je pénétrai dans la pièce. En dépit de la corruption qui les marquait, ces traits avaient une ressemblance manifeste avec ceux de John Camby et ils ne pouvaient appartenir qu'à son frère jumeau.

Les effroyables inférences qui enveloppèrent mon cerveau de leur nuage noir et visqueux ne peuvent être décrites ici. L'horreur que je contemplais, et l'horreur plus grande encore que je soupçonnais auraient fait rougir, au fond de leurs gouffres glacés, les atrocités les plus immondes de l'enfer.

Il n'y avait qu'une atténuation, qu'une miséricorde dans tout cela : je n'eus pas à contempler cette intolérable scène plus de quelques instants. Soudain, en effet, je sentis qu'une chose avait disparu de la pièce. Le charme malin avait été rompu, la volonté toute-puissante qui me tenait captif ne se manifestait plus. Elle m'avait libéré, à présent, comme elle avait libéré le corps démembré d'Helman Carnby. J'étais libre de partir. Je m'enfuis alors de cette chambre révoltante, traversai comme un fou, tête baissée, la maison sans lumière et allai me jeter dans l'obscurité extérieure de la nuit.